

Raoul d'Areynes se demanda s'il allait s'arrêter pour châtier le drôle qui manquait de respect au costume dont il était revêtu.

Mais, le temps pressait.

Il dédaigna l'injure et continua son chemin sans s'arrêter.

Disons en passant qu'après le Quatre Septembre, la haine pour les ecclésiastiques commençait à prendre des proportions inquiétantes dans cette tourbe abjecte que Gambetta plus tard devait stigmatiser d'une épithète inoubliable, et qui déjà rêvait la Commune future et le massacre des otages.

Servais Duplat, dont le calme dédaigneux du jeune prêtre redoublait la rage, descendit en grommelant :

—Patience ! patience, vilain raticchon ! un jour, qui n'est pas loin on te collera au mur avec les autres oiseaux de ton espèce !

Et il disparut pour aller s'attabler chez un *mastroquet* du voisinage en compagnie des camarades dignes de lui qui l'attendaient.

Le vicaire de Saint-Ambroise s'arrêta devant la porte du logement de Gilbert et frappa doucement.

Un bruit de chaise renversée se fit entendre, puis des pas résonnèrent à l'intérieur.

Au bout d'un instant la porte s'ouvrit.

L'abbé d'Areynes et Gilbert Rollin se trouvèrent en face l'un de l'autre.

—Vous, monsieur le vicaire !... s'écria Rollin avec un étonnement visible.

—Moi-même, mon cher cousin... répondit Raoul d'Areynes... mais pourquoi cet air de surprise ?...

—Cette surprise est réelle... je m'attendais si peu...

—A ma visite ?...

—C'est vrai.

—Elle était nécessaire et ses motifs sont graves...

—Vous m'intriguez beaucoup... Entrez donc, monsieur l'abbé.

Et Gilbert s'effaça pour laisser passer le jeune prêtre.

Celui-ci franchit le seuil de la pièce où quelques minutes auparavant se trouvait Servais Duplat le drôle qui venait de l'insulter dans l'escalier.

—Henriette n'est-elle pas ici ? demanda-t-il en jetant autour de lui un regard empreint de tristesse.

—Est-ce à elle, et à elle seule, que vous désirez parler ?

—A elle et à vous. Si le motif de ma visite est grave, très grave même, il n'a rien de mystérieux.

En entendant les paroles du vicaire dont la voix exprimait une émotion profonde, Gilbert éprouva soudainement une angoisse mêlée d'espérance.

Le souvenir du comte Emmanuel d'Areynes venait de se présenter à son esprit, évoquant la vision du vieux gentilhomme couché dans un cercueil.

D'un geste brusque il ouvrit la porte de la chambre voisine.

—Henriette dit-il en même temps c'est M. le vicaire de Saint-Ambroise qui nous fait l'honneur de venir nous voir...

—Mon cousin ! ! s'écria joyeusement la jeune femme en quittant son travail pour accourir auprès de l'abbé.

Raoul lui tendit affectueusement la main et, en la regardant, il éprouva une douleur poignante.

C'est que, depuis sa dernière visite, la pauvre enfant était à peine reconnaissable.

Sa pâleur, ses yeux cernés, ses traits flétris, décelaient les souffrances et les privations qu'il lui fallait subir chaque jour.

Gilbert vit le regard du vicaire et la soudaine contraction de son visage lui révéla ce qui se passait dans son esprit.

—Oui, fit-il d'une voix sourde, vous avez bien raison de la trouver changée... C'est dur, la misère, pour une femme, quand elle n'en a pas l'habitude !

—Je ne me plains pas, mon ami, répliqua vivement Henriette en regardant avec tendresse ce mari qu'elle adorait quand même. La vie est difficile en ce moment, c'est vrai, mais des jours meilleurs viendront... et cela bientôt peut-être... je le crois fermement... je n'en veux pas douter...

L'abbé d'Areynes prit la parole.

—Oui, ma cousine, dit-il, des jours meilleurs luiront pour vous, je le crois aussi... je l'espère... mais mon cœur n'en est pas moins brisé, comme le vôtre va l'être, car l'aisance ne reviendra qu'à la suite du grand malheur qui va nous atteindre...

—Un grand malheur va nous atteindre... répéta la jeune femme troublée par cette menaçante énigme et qu'une appréhension douloureuse envahissait.

Gilbert sentait son pressentiment se changer en certitude. Ce qui ne l'empêcha pas de demander :

—Monsieur l'abbé, que voulez-vous dire ?

—Le comte Emmanuel d'Areynes... Notre oncle vénéré...

—Eh bien ?

—Il vient d'être frappé d'une attaque de paralysie.

—Mon oncle... mon pauvre oncle... est-ce possible ?... bal-

butia Henriette chez qui cette nouvelle inattendue évoquait tout un monde d'anciens et tendres souvenirs.

Et elle éclata en sanglots.

Gilbert resta silencieux, mais une lueur de joie sauvage s'alluma dans ses prunelles.

Est-ce possible ? Est-ce possible ? répétait Henriette.

—Ce n'est, hélas ! que trop certain ! répliqua le vicaire. Raymond Schloss, le garde général de mon oncle, a quitté Fenestrange il y a trois jours pour venir, à travers mille dangers, m'annoncer la désespérante catastrophe...

—Et pour vous chercher, sans doute ? interrompit vivement Gilbert.

—Pour me chercher en effet...

—M. d'Areynes vous mande auprès de lui ?

—Oui, il veut me voir...

—Et probablement fit Rollin avec amertume, il n'a pas demandé ma femme, sa nièce ?...

Le jeune prêtre comprit tout ce qui se cachait de rage jalouse sous l'observation, naturelle en apparence, du capitaine de la garde nationale.

—Etait-il en état de le faire ? répondit-il.

—Pourquoi non, puisqu'il était en état de vous faire appeler, vous monsieur l'abbé ? s'écria Rollin.

—Je ne puis entrer en discussion avec vous à ce sujet, mon cousin, dit doucement le vicaire de Saint-Ambroise, j'ignore quelles ont été les pensées du mourant, mais je sais ce que le devoir m'impose ! ! Vous me connaissez depuis assez longtemps, ce me semble, pour avoir appris à me juger... les intérêts matériels n'existent pas pour moi, je méprise l'argent... vous ne pouvez l'ignorer, et d'ailleurs ma présence ici doit vous en donner une nouvelle preuve... Je vais partir et je suis chez vous pour vous dire : Venez avec moi à Fenestrange... vous y trouverez peut-être le pardon d'un vieillard que vous avez abreuvé de chagrins et d'amertume... Je ferai tout pour vous aider à obtenir ce pardon... vous ne pouvez douter de moi, et j'espère que vous n'en doutez pas !...

—Je n'irai point à Fenestrange mendier pour ma femme sa part d'un héritage qui lui revient de droit ! s'écria Gilbert.

Le vicaire de Saint-Ambroise eut un soubresaut d'indignation.

—Est-ce que j'ai parlé d'héritage ? demanda-t-il d'une voix altérée. Je ne le croyais pas. J'ai parlé seulement de pardon, d'un rapprochement entre vous et mon oncle, de paix familiale, sans faire allusion aux conséquences heureuses que ce rapprochement pourrait entraîner pour vous... Dieu voudra bien, je l'espère, nous éviter à l'un et à l'autre des froissements d'intérêt si nous avions le malheur de perdre notre oncle. Gilbert Rollin, je ne suis point un héritier futur songeant au testament d'un mort. Que m'importe la fortune à venir ? La mienne, telle qu'elle est, me suffit pour venir en aide à ceux qui souffrent. Que me faut-il de plus ? Vous refusez de me suivre en Lorraine... Soit ! je n'insisterai pas, mais je me permettrai de vous faire une observation.

—Laquelle ?

—Henriette est restée, comme moi, orpheline... Notre oncle l'a élevée comme il m'a élevée... Il lui a prodigué comme à moi les témoignages de sa tendresse et de son dévouement. Je suis certain qu'elle a conservé, pour l'homme excellent qui lui a servi de père, une affection profonde et une reconnaissance éternelle... Ne vous semble-t-il pas, comme à moi, qu'à cette heure son devoir lui commande de prouver à notre oncle cette affection et cette reconnaissance, en venant recevoir, s'il en est temps encore, son dernier soupir et sa bénédiction suprême ?

XII

Gilbert resta muet.

Henriette interrogeait anxieusement son mari du regard.

Le vicaire de Saint-Ambroise reprit :

—Je ne vais pas à Fenestrange pour mendier un héritage, Gilbert Rollin ! J'y vais parce qu'un mourant m'y appelle, et que ce mourant est le chef de notre famille, le chef honoré, respecté... et non seulement le chef, mais le père qui nous a élevés, qui nous a aimés, qui nous aime toujours... Vous vous trouvez, Henriette et vous, dans une position difficile que les événements actuels rendent plus pénible encore. Ne serait-il pas heureux pour vous que notre oncle, en voyant votre femme auprès de lui, oubliât vos erreurs et pardonnât vos fautes ?

—Mes fautes ne regardent que moi ! répliqua durement Gilbert.

—Elles regardent aussi votre famille, puisqu'elle en souffre !

—Ma femme ne me quittera pas !...

Henriette prit timidement la parole :

—Mon ami, dit-elle d'une voix que l'émotion rendait à peine distincte, j'aime tendrement mon oncle, et je trouve que mon cousin a raison... l'affection et la reconnaissance me font un devoir de...

Gilbert ne la laissa point achever.